

Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information

Épisode 8 : Anthony Passeron, transcription

Durée : 20 minutes et 24 secondes

Lien article *Balises* : <https://balises.bpi.fr/par-effractions-anthony-passeron/>

Licence : [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

Anthony Passeron, auteur (introduction de l'épisode)

Dans ma famille, il n'y avait pas de livres, mais il y avait quand même la conscience, d'abord, de l'importance des livres, et accessoirement, on avait aussi la conscience de ne pas en avoir chez nous, et de pousser les enfants à aller les chercher là où ils étaient, en l'occurrence dans les bibliothèques.

Lauren Malka, journaliste (voix off sur générique)

Vous écoutez Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, la Bibliothèque publique d'information. La Bpi est désormais installée dans le bâtiment Lumière, au 40 Avenue des Terroirs de France, dans le 12^e arrondissement de Paris, le temps des travaux qui se dérouleront pendant 5 ans au Centre Pompidou.

Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bpi.

Aujourd'hui, je rencontre Anthony Passeron, qui sera l'un des invités du festival Effractions en 2026. Dans son deuxième roman, *Jacky*, paru chez Grasset, Anthony Passeron met en scène un petit narrateur qui raconte la disparition progressive de son père, vécu à hauteur d'enfant. Un récit intime qu'il entrelace avec la grande histoire des jeux vidéo. Du crash de la console Atari 2600+ à l'ascension de Nintendo et Sega dans les années 80 et 90, Anthony Passeron dissémine les pixels comme autant de balises qui jalonnent le chemin de sa mémoire familiale. Quand on appartient à la génération des jeux vidéo, c'est mon cas, on comprend très bien comment le code d'un écran peut devenir le langage crypté d'une famille qui ne s'écoute pas, et l'horizon brouillé d'un adolescent en manque d'amour. Je retrouve Anthony Passeron à la sortie du métro Cour Saint-Émilion pour l'escorter jusqu'à la Bpi, ce monument rempli de mots, de pixels et d'écrans.

Lauren Malka, journaliste

Bonjour, Anthony Passeron.

Anthony Passeron, auteur

Bonjour, Lauren, ça va ?

Lauren Malka, journaliste

Ça va, et vous ?

Anthony Passeron, auteur

Très bien, comme un provincial à Paris !

Lauren Malka, journaliste

Je vais vous emmener à la Bpi, dans son nouveau bâtiment Lumière... La bibliothèque, pour vous, qu'est-ce que ça évoque ? Ce sont des souvenirs plutôt agréables ou plutôt désagréables ?

Anthony Passeron, auteur

La bibliothèque, pour moi, c'est d'abord un refuge à l'école, en fait. Pas tant que je n'aime pas la cour de récréation, mais que rapidement, la cour de récréation me fatigue, elle est trop bruyante, trop grande, etc. Et que la bibliothèque, c'est un endroit où sensoriellement ça va, parce qu'il n'y a pas beaucoup de bruit. Accessoirement, il y a des livres, mais il y a surtout des jeux, je m'en rappelle, à l'école primaire... Donc pour moi c'était toujours un refuge, en fait.

Lauren Malka, journaliste

Dans *Jacky*, votre deuxième roman dont on parle aujourd'hui, votre narrateur passe son temps devant les jeux vidéo, et sa mère s'inquiète qu'il n'aille même pas à la médiathèque. Est-ce que vous y alliez en traînant des pieds, un petit peu comme votre narrateur ?

Anthony Passeron, auteur

Oui, je me souviens que la seule fois où j'ai consenti à aller à la médiathèque, c'était pour aller chercher des jeux. Et accessoirement des jeux vidéo, parce qu'on a vu apparaître des premières consoles portables qu'on pouvait emprunter à la médiathèque. Je me rappelle très bien qu'elles n'étaient jamais disponibles et que la bibliothécaire me disait : « Mais il y a aussi des bandes dessinées, il y a aussi plein de choses, tu vas découvrir plein de trucs. » Donc dans ma famille, il n'y avait pas de livres, mais il y avait quand même la conscience, d'abord, de l'importance des livres, et accessoirement on avait aussi la conscience de ne pas en avoir chez nous et de pousser les enfants à aller les chercher là où ils étaient, en l'occurrence dans les bibliothèques.

Lauren Malka, journaliste

Et plus tard, en grandissant, en devenant étudiant, en devenant écrivain, est-ce que votre rapport aux bibliothèques a changé ?

Anthony Passeron, auteur

Pas tant que ça, parce que quand je suis devenu étudiant, et comme beaucoup d'étudiants qui étaient logés par le CROUS, j'étais dans une cité universitaire très proche du campus et de la bibliothèque, mais j'étais surtout dans une cité universitaire délabrée. Donc c'était beaucoup plus confortable de passer son temps à la bibliothèque que dans sa chambre d'étudiant. Et accessoirement, je n'ai pas un très bon rapport à la solitude, ce n'est pas très bon pour moi.

Aujourd'hui que j'écris, que j'en ai fait mon métier, je reste incapable d'écrire chez moi, même si je vis dans des conditions matérielles beaucoup plus favorables. J'ai besoin de travailler au milieu de gens qui travaillent. Donc dans les périodes où j'écris, j'écris dans les bibliothèques, soit universitaires, soit municipales. Je n'emprunte pratiquement pas de livres, mais il peut arriver que par hasard, pendant que je fais une pause et que je sillonne les rayons, je trouve des choses qui m'intéressent. Écouter les conversations d'à côté, c'est sûr, ça fait partie de la vie sociale de la bibliothèque. J'adore ces espèces de rituels, le bruit des chariots, des employés qui rangent les livres, le bip de la machine qui enregistre les livres, etc. Tout ça, c'est un bruit qui est assez rassurant pour moi. Par contre, non, je lis pas mal de livres dans les périodes de préparation, mais une fois que j'écris, je range tous les livres, parce que ça m'impressionne trop et je reste seul avec mon texte.

Anthony Passeron, auteur (à l'arrivée devant le bâtiment)

Donc là, ça y est, c'est nouveau là ? Ça, c'est nos impôts, madame. Si c'est pour ça, je veux bien les payer (rires)

Lauren Malka, journaliste

Bonne remarque !

Anthony Passeron, auteur (dans le hall du bâtiment)

Incroyable. Là, c'est beaucoup trop beau. Heureusement que je ne viens pas écrire mes livres à Paris.

Lauren Malka, journaliste

Ah oui ?

Anthony Passeron, auteur

Paris, ça me fatigue ! Ça m'épuise en fait. Paris, tout est trop grand pour moi. Je passe mon temps le nez en l'air. Moi qui ai grandi dans un petit village, j'ai l'impression que tout est tout est grand et ça m'écrase tout le temps. Mais alors là, pour le coup, on est vraiment écrasé par de la beauté. C'est vraiment magnifique. Tout est vitré, on voit des ascenseurs un peu futuristes. Il y a un mélange de minéral, de végétal, de bois, c'est très très beau. C'est de l'ordre du monumental.

Lauren Malka, journaliste

Donc votre roman, *Jacky*, qui est votre deuxième roman, Anthony Passeron, commence par cette phrase étonnante « Mon père a disparu en l'espace de trois consoles de jeux ».

Anthony Passeron, auteur

C'est quand je réfléchissais à trouver la forme de ce roman sur la relation père-fils. Je suis un gros angoissé de la forme, en fait. J'en parle souvent avec d'autres auteurs, il y en a qui sont angoissés de la langue : est-ce qu'elle est suffisamment bonne pour prétendre intégrer un livre, etc.

Moi je cherche une justification par la forme. Je savais que je n'allais pas être le premier auteur à écrire sur la relation père-fils, loin de là, donc je cherchais une forme un peu plus originale qui allait m'autoriser en fait.

Lauren Malka, journaliste

Si vous dites ça, c'est parce que cette phrase, elle contient en elle-même la trouvaille géniale de votre livre, qui est de raconter l'histoire de votre narrateur, sa relation à son père et la disparition progressive de son père, par la grande histoire des consoles de jeux.

Anthony Passeron, auteur

Oui, absolument. Quand j'ai voulu réfléchir à ce livre sur le père, il a fallu que je m'interroge sur l'héritage de ce père. Et ce qu'il a laissé derrière lui, c'est juste des consoles de jeux vidéo. Ce qui est à la fois peu, mais qui est loin d'être rien aussi. Et en même temps, tout ça allait me permettre de raconter une jeunesse de la classe moyenne, de la France périphérique, que je tenais à ne pas laisser à la porte d'une maison d'édition, je voulais l'assumer telle quelle. C'est à la fois une tentative de réhabilitation d'une vie à la campagne et en même temps de réhabilitation d'une culture qui est souvent considérée comme de seconde zone.

Et c'est marrant, parce que ces dernières semaines, la rentrée littéraire s'est rapprochée. Et je me rappelle d'avoir entendu les journalistes dire : « Ah, cette année, il n'y a que des

livres sur le père et la mère, etc. » Et moi qui ne suis pas encore installé en écriture depuis longtemps, je me suis dit : « Au moins le mien, on le reconnaîtra avec ses histoires de jeux vidéo. »

Lauren Malka, journaliste

Donc on revient sur l'histoire de la console Atari 2600+, la Nintendo, la SEGA... Moi je m'en rappelle très bien de ce moment où on soufflait dans la cartouche pour faire marcher le jeu vidéo. Vous l'avez fait ?

Anthony Passeron, auteur

Oui, je l'ai fait plein de fois, il paraît que ça ne sert à rien d'ailleurs ! On en a discuté avec des spécialistes, il paraît que ça ne sert absolument à rien.

Lauren Malka, journaliste

Scoop !

Anthony Passeron, auteur

Oui, mais c'était quand même un geste qui a disparu, et moi qui suis aujourd'hui enseignant, je me rends bien compte que nos élèves sont en train de perdre le rapport à la matérialité. Moi qui m'intéresse à ce qui n'existe plus ou ce qui disparaît, ce village, cette géographie, cette sociabilité, je me suis aussi intéressé à ces objets-là parce qu'ils allaient permettre de faire du commun avec tous les gens de ma génération.

Lauren Malka, journaliste

Donc pour que les gens qui nous écoutent comprennent bien, vous intriquez une véritable étude sociologique et historique de ces consoles de jeux vidéo et un vrai cri d'amour de ce petit garçon, de votre narrateur, vis-à-vis de son père qui l'abandonne.

Anthony Passeron, auteur

Au début, je voulais écrire un réquisitoire sur ce père qui tourne le dos à ses enfants. Et puis je me suis rendu compte que, d'abord, ce père va s'incarner par ses consoles de jeu. Et que je reste vraiment un amoureux de ses consoles. Là, je ne l'ai pas emmené, mais j'ai joué encore à un jeu vidéo il y a une demi-heure dans les transports. En fait, c'est ce qui me reste de mon père. Et la mémoire des gens, elle s'incarne en des objets. Et bon, je ne voudrais pas vous prendre pour la psychanalyste que vous n'êtes pas, mais évidemment que finalement, l'affect qui me reste de mon père, c'est l'affect que j'ai pour les jeux vidéo.

Lauren Malka, journaliste

C'est ce qu'il vous reste du père ? Et c'est aussi, peut-être, un refuge ou une cachette, puisque le petit narrateur et son frère sont éduqués par un père très colérique, très absent, et ils apprennent tous les deux à se taire, à avaler leurs larmes. Est-ce que vous aviez envie de montrer aussi un peu la fabrique des valeurs viriles et le mal qu'elles peuvent faire ?

Anthony Passeron, auteur

Ça, c'est un thème qui n'était pas prévu au scénario, si j'ose dire. Et c'est un thème qui s'est imposé progressivement. Petit à petit, j'ai commencé à construire ce roman en me disant : voilà, tu peux rapporter tous les souvenirs, les grandes étapes de ta relation au père, à condition qu'il y ait un lien avec les jeux vidéo. Ça me permettait de faire du montage. Qu'est-ce qui rentre ? Qu'est-ce qui sort de l'histoire ? Et petit à petit c'est vrai que cette question du virilisme, de l'injonction à la virilité, surtout à la force, est revenue. Et

j'ai réalisé que la grande déception de mon père, c'est que je n'étais pas assez fort, assez costaud, que je ne m'exprimais pas assez les valeurs viriles qui avaient fait sa fierté à lui. C'est l'histoire d'une sorte de malentendu entre un père qui attend quelque chose de son fils et que ce fils est doué de plein de choses, mais pas de ce que le père a tendance à valoriser. Et finalement, parfois, je vois un peu ma relation au père comme un divorce. Je me dis qu'en fait, il n'est pas tant parti parce qu'il avait autre chose à faire, mais je pense qu'il est parti parce que... Mon frère jumeau dit souvent ça : il ne savait pas quoi faire de nous. C'est vrai qu'on était deux garçons assez sensibles... On a parlé du rapport aux bibliothèques, et typiquement ce n'est pas dans ses valeurs à lui. Donc c'est aussi une histoire d'incompréhension.

Lauren Malka, journaliste

On va passer les portiques, la douane, vers ce monde étrange de la bibliothèque.

Anthony Passeron, auteur (entrée dans la Bpi)

Je pense que, si j'avais étudié ici, je serais agrégé à l'heure qu'il est. !

Lauren Malka, journaliste

(rires)

Anthony Passeron, auteur

J'ai l'impression qu'on est dans un territoire favorable, parce qu'y a beaucoup de gens qui travaillent, y a des tables spacieuses, il y a les livres, des fauteuils. Moi, je pourrais disparaître ici ! Si un jour je commets un triple meurtre, ils me chercheront partout, mais je serai caché quelque part par-là, c'est sûr et certain.

Lauren Malka, journaliste

C'est un peu le principe de ce podcast qui s'appelle Par Effractions.

Anthony Passeron, auteur

Je suis en plein dans le thème.

Lauren Malka, journaliste

Pour finir sur *Jacky*, à la fin du livre, vous découvrez que les jeux vidéo sont entrés dans l'histoire et dans le patrimoine culturel, en étant archivés en bibliothèque. Est-ce qu'à travers ce livre vous cherchez à archiver vos souvenirs et à les rendre aussi réels qu'un jeu vidéo ?

Anthony Passeron, auteur

Oui, l'écriture, c'est quand même ça, essayer de lutter contre l'oubli. En l'occurrence, les jeux vidéo n'ont pas besoin de moi pour être reconnus comme une culture à part entière. Actuellement, ils sont archivés. Je sais plus combien il y a de milliers de références, peut-être plusieurs dizaines de milliers à la BNF, mais il faudra aussi qu'on se souvienne de ce qu'il y avait de l'autre côté de l'écran, les contrôleurs à la main.

Ce qui m'autorise à raconter mon histoire individuelle, c'est la prétention qu'elle a quelque chose de collectif. Je pense qu'on a tous été nombreux, un contrôleur dans les mains, en entendant nos parents se disputer, et en restant figés sur l'écran, mais en comprenant bien qu'il y a un monde des adultes avec ses difficultés derrière. Et oui, il y avait vraiment cette idée de se souvenir d'une jeunesse qui avait grandi avec ça dans les mains.

Lauren Malka, journaliste

Alors, Anthony Passeron, je vous ai demandé de choisir trois livres qui ont compté dans votre construction personnelle et dans l'écriture de ce livre. C'était la consigne, alors on y est. On va pouvoir aller chercher ces livres, mais sur le chemin, vous allez me donner des indices pour faire deviner les livres aux auditeurs et auditrices qui nous écoutent.

Anthony Passeron, auteur

Alors le premier... J'ai réfléchi à trois mots, je pensais à « théâtre », à « bleu » et là je pense qu'il y en a qui l'ont déjà quasiment... Et le dernier mot je pensais à « Besançon ».

Lauren Malka, journaliste

On va aller dans le rayon littérature pour aller chercher ce livre. Le deuxième livre ?

Anthony Passeron, auteur

Alors, indices : « américain », « monument » je dirais, et puis « contemporain ».

Lauren Malka, journaliste

Donc il est en littératures étrangères. Le troisième indice, pour le troisième livre ?

Anthony Passeron, auteur

Je dirais « queen » parce qu'en fait je l'appelle la queen. Je dirais « queer » aussi et enfin je dirais « redneck ».

Lauren Malka, journaliste

En littératures étrangères aussi. On y est ! Et on va aller au studio d'enregistrement, un lieu très secret de la Bpi. Vous allez nous parler de ces trois livres.

Lauren Malka, journaliste

Ok je vous suis !

(entrée dans le studio d'enregistrement)

Lauren Malka, journaliste

Alors, Anthony Passeron, quels sont les trois livres dont vous avez choisi de nous parler ?

Anthony Passeron, auteur

J'ai choisi de parler de trois livres qui m'ont accompagné dans l'écriture de ce second roman qui s'appelle *Jacky*.

Tout d'abord une pièce de théâtre de Jean-Luc Lagarce, qui s'appelle *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*.

Alors je dis souvent ça en parlant de Lagarce, que je n'y comprends rien, et c'est vrai que je ne comprends pas exactement. C'est toujours des histoires de familles qui se retrouvent avec énormément de non-dits. Quelque chose qui est très paradoxal dans le théâtre... C'est que les personnages, on dirait presque qu'ils ont des problèmes d'élocution tellement ils reprennent en permanence leurs phrases pour essayer de préciser leurs pensées, comme s'ils démordaient d'une émotion qui n'arrivait jamais.

J'avais découvert l'adaptation au cinéma de Dolan, *Juste à la fin du monde*, et on m'a conseillé d'aller voir celui-ci. Depuis, j'en ai lu plusieurs. *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, ce sont quatre femmes, une mère et trois filles, qui attendent le retour d'un fils pendant des mois, on ne sait pas, des années, en tout cas très longtemps. Et un jour, il arrive et il va s'effondrer sur son lit. C'est l'occasion pour chacune d'entre elles de dire ce qu'elles ont sur le cœur. Et on voit, et c'est souvent le cas chez

Lagarce, que ce sont des vies gâchées. Ce sont des gens qui ont sacrifié leur vie à autre chose, et il est un peu trop tard pour en parler.

Il y a une dramaturgie qui m'intéresse, parce que le travail de mon écriture est situé toujours dans cette région périphérique, dans cet arrière-pays niçois. Je trouve qu'il y a une énorme dramaturgie, d'abord parce que scientifiquement on sait que la périphérie, la ruralité souffrent d'une espérance de vie qui est moindre, d'un plus grand taux de suicide, d'accidents, de morts violentes, de tout un tas de choses, mais ce qui m'intéresse d'explorer dans mon travail d'écriture, d'explorer la dimension presque sacrificielle de ce territoire, en quoi il est déclassé, en quoi il produit des vies déclassées.

Quand je suis arrivé à la fac pour faire de la géographie, on m'a interdit de lier le devenir d'un territoire à sa condition physique. On me disait, il ne faut pas faire ça, ça s'appelle le déterminisme, en géographie c'est dépassé, on ne fait plus ça. Et finalement, je me rends compte que j'ai désobéi, parce que mes livres, ce n'est que ça : c'est en quoi territoire va influencer sur les vies qui circulent à sa surface.

Lauren Malka, journaliste

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne, de Jean-Luc Lagarce. C'est paru en 2010 dans le Théâtre Complet Tome 4 de Jean Luc Lagarce, aux éditions Les Solitaires Intempestifs.

Quel est le deuxième livre dont vous avez choisi de nous parler ?

Anthony Passeron, auteur

Celui-là, il est vraiment lié à l'écriture de mon second roman, *Jacky*.

C'était l'été précédent le moment où j'allais me remettre au travail. J'avais passé un an et demi sur les routes à défendre le roman précédent, et je commençais à accumuler beaucoup d'idées pour un second roman. Mais je n'avais jamais le temps de me mettre à une table, en l'occurrence aller à la bibliothèque pour écrire. Et il y a eu cette pochette de la version poche chez le libraire de mon quartier, avec une forêt qui subit un incendie, et ce titre : *Une saison ardente*.

C'est l'histoire d'un enfant qui assiste à la destruction du couple formé par ses parents. La chose qui m'a intéressé, c'était que justement, le narrateur reste à hauteur d'adolescent et il voit, comme je l'ai dit, le couple de ses parents se déchirer. Mais surtout l'image de son père s'abîmer, le personnage de son père s'avilir. Ce qui m'intéresse, c'est qu'il ne nous dit jamais que son père s'avilit, il ne nous dit jamais que son père se ridiculise, mais, en fait, juste en décrivant ce qu'il fait, on est gêné pour lui. Cela m'a beaucoup intéressé, ça m'a encouragé à faire ce travail-là. Parce qu'avant d'écrire *Jacky*, je voulais, comme je vous l'ai dit, écrire un réquisitoire sur le père. Je voulais expliquer mon père, je voulais juger mon père. C'est terrible, mais avec les gens qui échouent, en fait vous avez juste à raconter leur vie, et c'est aux lecteurs et lectrices de faire ce travail, de juger si c'est avilissant, pas avilissant, gênant, pas gênant... Une de mes grosses angoisses, c'est d'en dire trop au lecteur, parce qu'un lecteur c'est comme un auditeur, il faut lui laisser faire une part du travail. Et si vous faites tout le travail, il s'ennuie et il ferme le livre. Donc voilà, je voulais raconter la chute de mon père, et vraiment, ce texte de Richard Ford m'a montré une partie du chemin.

Lauren Malka, journaliste

Une saison ardente, de Richard Ford. C'est paru en 1990 aux États-Unis. Ça a été traduit en français en 1991 par Marie-Odile Fortier-Mazek aux éditions de l'Olivier.

Le troisième livre, Anthony Passeron ?

Anthony Passeron, auteur

Le troisième livre, c'est vraiment sa pochette et son titre qui m'ont interpellé en librairie. Ça s'appelle *Deux ou trois choses dont je suis sûre*, de Dorothy Allison, chez Cambourakis. Sur la couverture, on a une femme à moitié nue qui se tient derrière une autre.

On devine qu'on va parler d'homosexualité. Mais en fait, quand j'ai lu ce texte, j'y ai découvert que ce n'était pas tant un texte sur l'homosexualité qu'un texte de la classe sociale.

Si je devais expliquer Dorothy Allison à mes élèves, je ne sais pas si c'est judicieux ou pas, mais je leur dirais que c'était une Virginie Despentes avant l'heure, une femme des classes populaires américaines déclassées du centre des États-Unis, qui est certes lesbienne, mais qui a beaucoup d'autres choses à régler avec la société. Et elle le dit elle-même : quand elle va à l'université, elle croit finalement qu'elle va pouvoir être enfin acceptée comme lesbienne, mais en fait elle se rend compte que si elle est acceptée comme lesbienne elle est surtout rejetée en tant que *redneck*, en tant que prolétaire. Et ça me rappelle beaucoup la réflexion que fait Didier Eribond dans *Retour à Reims*, quand il explique que quand il quitte Reims, il quitte son mensonge, un mensonge pour un autre, c'est-à-dire qu'il quitte le secret de son homosexualité, mais il va découvrir en arrivant à Paris qu'il va devoir faire le même silence sur ses origines sociales.

Ce que j'aime bien avec Dorothy Allison, c'est qu'on sent qu'elle est en colère quand elle écrit, et j'aspire à ça. Je ne sais pas si dans deux ou trois livres je serai capable de ça, de m'autoriser à exprimer une colère par l'écriture. Je crois pouvoir dire qu'il y a deux trois lignes dans *Jacky* où je m'y autorise, mais sur 200 pages ce n'est pas énorme.

Dorothy Allison est morte il y a un an ou un an et demi ou deux, je crois, dans une relative indifférence en France, alors que je pense qu'elle est vraiment un monument de la littérature, encore une fois, certains diraient *queer*, mais pour moi, c'est vraiment un moment de la littérature de classe. Ça fait partie des livres que j'offre souvent à des amis, à ma filleule. Moi, je n'ai rien à voir avec Dorothy Allison, si ce n'est que je viens de la campagne, et ça me suffit pour m'imaginer un cousinage.

Lauren Malka, journaliste

Deux ou trois choses dont je suis sûre, de Dorothy Allison. C'est paru en 2021 aux États-Unis, traduit en français par Noémie Grunenwald en 2024, dans la collection Sorcières des éditions Cambourakis. Et ce livre vous offre d'ailleurs l'exergue de votre roman *Jacky*.
Merci Anthony Passeron !

Anthony Passeron, auteur

Merci infiniment à vous et à toutes vos équipes et à bientôt !

Lauren Malka, journaliste

À bientôt !

Lauren Malka, journaliste (voix off sur générique)

C'était Par Effractions, le podcast littéraire produit par la Bibliothèque publique d'information, réalisé par Lauren Malka. Musique originale, David Federmann. Merci à Anthony Passeron pour sa participation. Vous pouvez découvrir ses livres, *Les Enfants endormis* et *Jacky* en bibliothèque et en librairie. Pour écouter nos précédents épisodes consacrés à Cloé Korman, Alice Zeniter, Blandine Rinkel, Juliet Drouar, Mathieu Palain, Raphaël Meltz et Rim Battal, rendez-vous sur le site de la Bpi, de son magazine *Balises* et

sur toutes les plateformes de podcast. Si vous aimez nos épisodes, merci de le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des cœurs et des étoiles. À bientôt !